



JACKY
SCHWARTZMANN

KASSO

SEUIL
CADRE
NOIR

KASSO

JACKY SCHWARTZMANN

KASSO

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

DU MÊME AUTEUR

Bad Trip

Hugo et Cie, 2008 ; Pocket, 2009

Mauvais Coûts

La Fosse aux ours, 2016 ; Points, 2017

Demain c'est loin

Seuil, « Cadre noir », 2017 ; Points, 2018

Pension complète

Seuil, « Cadre noir », 2018 ; Points, 2019

Pyongyang 1071

Paulsen, « Démarches », 2019

Stopwork

Dargaud, 2020

(bande dessinée, avec Morgan Navarro)

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre National du Livre.

ISBN 978-2-02-145399-7

© Éditions du Seuil, février 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Mathieu...

« Quand j'étais petit, j'étais un Jedi. »

Dionysos, *Song for Jedi*

« D'autres allaient jusqu'au bac, 80 % d'une classe d'âge apparemment, et puis se retrouvaient en philo, socio, psycho, éco-gestion. Après un brutal coup de tamis au premier semestre, ils pouvaient espérer de piètres diplômes, qui les promettaient à d'interminables recherches d'emploi, à un concours administratif passé de guerre lasse, à des sorts divers et frustrants, comme prof de ZEP ou chargé de com dans l'administration territoriale. Ils iraient alors grossir cette acrimonieuse catégorie des citoyens sur-éduqués et sous-employés, qui comprenait tout et ne pouvait rien. Ils seraient déçus, en colère, progressivement émoussés dans leurs ambitions, puis se trouveraient des dérivatifs, comme la constitution d'une cave à vin ou la conversion à une religion orientale. »

Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*

Droit au but

Maman n'est pas morte. Ce serait mieux pour tout le monde, à commencer par elle. Cela m'arrangerait, aussi. Après deux mois à Toulouse, en déplacement professionnel, je viens à peine de réintégrer mon univers : la place de Lenche, dans le Panier. J'aime Marseille parce que les gens d'ici se foutent de tout. Et, passant le plus clair de mon temps en vadrouille, c'est ce à quoi j'aspire, quand je rentre. Qu'on se foute de moi, de ce que je peux faire, dire ou penser. Évoluer à Marseille est d'une simplicité déconcertante. Il suffit d'être capable d'aligner deux ou trois remarques sur l'OM, les veilles de match. Les lendemains, surtout. Au comptoir d'un bar, dans la file du tabac, dans le métro, enfin dans tous ces lieux où une conversation peut jaillir entre des inconnus, les performances des Phocéens sont omniprésentes. La grande question étant : est-ce que cette année on va pouvoir niquer Lyon ?

Il faut aussi être capable d'affirmer des choses avec l'aplomb d'un spécialiste, et ce quel que soit le sujet. On ne sait rien, on explique tout. Or, c'est la qualité principale que requiert mon job. Ça s'appelle enfumer et ça a été inventé ici. Tout le monde le pratique, les élus, les électeurs, les flics et les serveurs. À commencer par celui qui m'a apporté mon entrecôte, tout à l'heure. Il a annoncé :

« Et une entrecôte à point ! » Je lui ai fait remarquer que je l'avais demandée saignante et il m'a répondu : « Oui voilà, c'est ça, saignante. »

Ce qu'il faut comprendre c'est qu'à Marseille la parole est magique.

Le verbe remplace le réel. Les entrecôtes changent de cuisson, les cafés deviennent des décas et l'arbitrage est systématiquement contre nous. Il m'a fallu beaucoup de temps pour assimiler cette façon d'appréhender le monde. En revanche, le jour où j'ai compris ça, je suis devenu marseillais.

Maman n'est donc pas morte et le type qui me l'annonce au téléphone est un gériatre qui s'appelle Paul Jeune. Moi, gros blanc. Je bloque autant sur son nom que sur ce qu'il vient de m'apprendre : Maman a été retrouvée en robe de chambre, à deux heures du matin, Grande-Rue à Besançon. Des jeunes bourrés qui sortaient d'un bar lui ont demandé si elle avait besoin d'aide, elle les a traités de fils de pute.

– Monsieur Toudic ? s'inquiète le gériatre. Vous êtes toujours là ?

– Oui. Pardon. C'est juste que... je ne suis pas sûr de comprendre.

– Votre mère a la maladie d'Alzheimer. Je suis désolé de vous annoncer cela par téléphone.

– Et je... Il faut faire quoi ?

– Pas grand-chose, vous savez. Il n'y a pas de traitement. Cela dit je pense que le mieux pour elle serait d'être placée en maison.

– En maison ?

– En Ehpad. Le stade est assez avancé, monsieur Toudic... Votre mère n'est déjà plus autonome selon moi, et son état ne peut qu'empirer. J'ai cru comprendre que vous n'habitez pas Besançon.

J'ignore si Paul Jeune a des actions dans l'Ehpad de la rue de Belfort. Toujours est-il qu'une place s'est libérée, c'est un coup de chance, et, si je veux, il la réserve tout de suite. Il me fait l'effet d'un type qui voudrait pistonner Maman pour la mort. Ça veut dire ça, *une place qui s'est libérée*. Comme dans un roman de Philip K. Dick, un gériatre qui taferait pour une force supérieure et organiserait la logistique des décès. Une sorte de premier assistant.

J'hésite un peu, avant qu'il ne me dresse le tableau des mois à venir.

– Votre mère a encore des moments de lucidité, mais qui vont être de moins en moins fréquents, jusqu'à disparaître totalement. C'est dur à entendre, monsieur Toudic, mais d'ici quelques semaines, quelques mois au mieux, elle ne saura plus qui elle est. Elle aura besoin d'une structure autour d'elle, surtout si vous n'êtes pas là.

– Je comprends. Et ça... c'est combien par mois, un Ehpad ?

J'attaque mon entrecôte, bien cuite et bien froide, et me demande comment je vais faire pour les trois mille euros mensuels que coûtera le placement de Maman. L'argent de côté, j'en ai. Mais il est de côté, justement. Cela fait vingt-cinq ans maintenant que je vis chichement et que je passe entre les gouttes des diverses administrations. Vingt-cinq ans que j'envoie au Luxembourg tout ce que je gagne. Et quand je dis *envoyer*, c'est bien envoyer. Physiquement. Car dans ma partie il n'y a pas de chèques, pas de salaire, et pas plus de TVA qu'il n'y a de virements bancaires.

Financièrement, je n'existe pas en France. Je suis un fantôme. Je ne touche que de l'argent en cash que j'envoie dans de bêtes enveloppes, par coursier, dans la capitale du grand-duché. C'est si simple, de dissimuler des capitaux au

Luxembourg. Je paie une société fiduciaire qui réceptionne mes plis et injecte l'argent liquide dans le système bancaire international. Ainsi, à l'instar de tout bon salopard en col blanc qui se respecte, je suis à la tête de quelques sociétés écrans, grâce auxquelles mon argent ne *m'appartient* pas.

J'ai tout prévu, planifié, depuis des années. Une retraite dorée, dans les îles Marquises. Le voilà, mon seul et unique objectif, mon projet ultime. Idéalement, j'aimerais disposer de cinq cent mille euros. Un demi-million. Il y a des sommes qui font rêver, des sommes qui claquent. Et moi, c'est ça : un demi-million. Je n'y suis pas encore, mais ça se rapproche. Pour tout dire, grâce à ma prestation à Toulouse, je viens juste de dépasser les quatre cent mille euros. Vingt-cinq années de travail, de solitude aussi. Et Maman qui, d'une certaine façon, vient tout foutre en l'air.

Trois mille euros par mois, c'est trente-six mille par an, à peu près le double de ce que je mets de côté sur une même période. Je peux donc raisonnablement faire une putain de croix sur les Marquises. Mais je serais quoi si j'abandonnais Maman à son sort ? Si je la laissais devenir un légume mi-cuit, qui bave et se fait dessus, seule chez elle ? C'est évidemment impensable.

J'appelle le serveur et lui fais signe de débarrasser mon assiette, dans laquelle les frites molles se sont noyées dans la sauce poivre. Je commande un café et un Amaretto. Je pense que Maman n'a jamais eu l'occasion d'être fière de moi et, alors que je m'apprête enfin à me comporter en bon fils, elle ne le saura même pas. Mais encore une fois, je n'ai pas le choix. Papa est mort et je n'ai ni frère, ni sœur. Ce qui m'ennuie le plus, finalement, c'est de devoir remonter à Besançon, cette ville que j'ai fuie il y a presque vingt-cinq ans parce que j'y étouffais. J'y suis déjà retourné de nombreuses

fois, pour de courts séjours. La différence est que là, ça va durer. Forcément.

Il va falloir que je mette le nez dans les comptes de Maman, que je ponctionne au moins sa retraite. En aurai-je le droit ? Et c'est combien, une retraite de prof ? Aucune idée. Sûrement pas trois mille. Il y a aussi l'appartement, un T3 dans l'immeuble Le Président. Ça va chercher dans les combien, ça ? Une belle somme, certes, mais Maman vivante, je ne pourrai pas le vendre.

J'en arrive à la triste conclusion que si Maman traîne trop, je suis dans la merde.

Alors oui, je me déteste de penser ça. Cela dit il y a tout de même un comptable miniature qui est en train de s'énervé et de tout péter dans mon crâne.

2

N'oubliez pas les paroles

La gare Viotte, qui surplombe la ville, offre une vue parfaite sur Besançon. Vous la dominez. Et je dois dire que, oui, j'étais un peu excité, tout à l'heure, en débarquant. L'immeuble de Maman, Le Président, est à dix minutes à pied, en contrebas. C'est l'immeuble le plus cossu, le plus bourgeois et celui au prix du mètre carré le plus élevé de Besançon. Sa forme en arc de cercle, sa piscine réservée aux seuls résidents, ses parties communes en marbre et sa vue imprenable sur le Doubs et la citadelle font de ses habitants de véritables privilégiés. Si Maman et Papa ont pu se payer cet appartement, c'est parce que j'étais fils unique et qu'ils ne dépensaient jamais d'argent dans autre chose que des livres. Je ne leur ai connu qu'une seule voiture, la Taunus, et je ne crois pas avoir vu la mer plus de deux ou trois fois avant mes vingt ans. Papa était professeur lui aussi. De philosophie, comme Maman d'ailleurs. Je ne conseille à aucun adolescent d'avoir ses deux parents profs de philo, c'est trop la honte.

Superbe immeuble, donc. Notre appartement, en revanche, est dans un sale état.

Comme un appartement occupé par une veuve qui perd la boule et dont le fils unique est parti depuis trop longtemps. La cuisine est étonnamment propre. Intacte. À croire qu'elle

ne mange pas. Mais le reste... Les sanitaires me font penser aux chiottes les plus crades d'Écosse, dans *Trainspotting*. Même chose pour la salle de bains. Quant à l'entrée, au couloir, au salon ou encore à la chambre de Maman, il y a tant de piles de livres posées sur le sol que l'on n'en distingue pas le revêtement. Des milliers de bouquins.

Dans ma chambre d'adolescent, surprise : mon lit est tout simplement posé sur la tranche, côté gauche. Et des livres, à nouveau, sur mon bureau, par terre, partout. On a laissé mes posters aux murs, Tony Hawk qui flirte avec les gars des Beastie Boys et les salopards de *Reservoir Dogs*. Sans oublier, évidemment, l'affiche de *La Haine* et le regard fou de Vincent Cassel.

Dans un coin de la pièce, des dizaines de petites planches en bois, des équerres en métal et toute la visserie idoine. Maman a saoulé mon père pour qu'il monte des étagères, pour les livres, et, comme toujours, il a cédé. Il est allé acheter le matériel mais n'a pas eu le temps de s'y mettre, puisqu'il est mort le jour même. Le cœur. Ou alors pas envie, mais alors vraiment pas envie de bricoler. C'était il y a un peu moins de deux ans et je me souviens parfaitement de tout ce matériel, pour les étagères. Stocké là, déjà, au moment des funérailles. Maman avait encore toute sa tête, à cette époque.

C'est la première fois que je reviens, depuis l'enterrement. Le matos attend, orphelin d'un papa qui n'a pourtant jamais aimé bricoler. Y serait-il parvenu, pour les étagères ? J'en doute. Parce que question bricolage, il était prof de philo. Du genre à se couper une main en ouvrant une boîte de conserve. Le connaissant, il a dû s'en faire une montagne, les chevilles Molly, la perceuse, la visseuse, le niveau, ces outils qu'il ne savait pas manipuler. Autant placer un paysan afghan au poste de pilotage de la fusée SpaceX.

Je passe la main sur une planche de bois. Papa a certainement accompli un geste similaire, juste avant de mourir. D'une certaine façon, il est parti en homme libre, sans s'humilier en singeant le bricolo qu'il n'a jamais été.

J'ouvre la porte du garage, au niveau moins un, et je me fige. Elle est magnifique. Autant que dans mon souvenir. Notre Ford Taunus Coupé GXL de 1975, couleur marron, le toit noir, les sièges en cuir. Je m'installe au volant, pose les mains dessus et les fais glisser à dix heures dix. L'odeur du vieux cuir, c'est le passé. L'odeur du vieux cuir, c'est le temps qui transpire.

Je tourne la clé et le moteur se met en branle. Voilà, je suis Papa, maintenant. J'allume le poste de radio et les notes tristes de la chanson *L'Àquoiboniste* envahissent l'habitacle. Tout me revient. Maman, qui l'aimait tant, qui l'avait enregistrée autant de fois que possible sur une cassette audio. La K7 coincée à jamais dans l'autoradio, dont le bouton *eject* a un jour rendu l'âme. Enfoncé, foutu. L'appareil étant doté de la fonction autoreverse, nous avons écouté le même morceau des années durant. « C'est un àquoiboniste, un faiseur de plaisantristes, qui dit toujours à quoi bon, à quoi bon... »

Le trajet entre Le Président et l'Ehpad de la rue de Belfort ne m'a pris qu'un petit quart d'heure, le temps d'entendre la chanson de Birkin cinq ou six fois. Je me suis présenté à l'accueil, on m'a trouvé une infirmière sympa, beurette trentenaire au regard pétillant prénommée Nawell. Alors qu'elle m'accompagnait jusqu'à la chambre de Maman et que je m'inquiétais de son adaptation aux lieux, elle a été franche :

– Dans son état vous savez, elle est *en permanence* obligée de s'adapter. Tout est toujours nouveau, elle est perdue partout...

L'enfer.

Lorsque je suis entré dans sa chambre tout à l'heure, elle m'a dit « bonjour docteur ». Je n'ai pas bougé, depuis. Je suis prostré, choqué. Cela fait cinq bonnes minutes. Je l'observe, allongée sur son lit, le cou à angle droit à cause de l'oreiller, ses beaux yeux verts écarquillés et son attention totalement accaparée par les problématiques développées par Nagui, sur la télévision fixée au mur. Dire qu'elle a formé des générations entières de bacheliers sur des thèmes tels que *nature et culture*, *autrui*, ou encore *les révolutions scientifiques*, et maintenant...

Les yeux, les fenêtres de l'âme, j'ai toujours trouvé cela ridicule. Ce sont les poètes de lycée qui émettent ces inepties. Et pourtant, lorsque tu me regardes, Maman, je ne te reconnais pas. Tu es partie. Je me retrouve dans un film de science-fiction, les protagonistes se sont échangé les enveloppes corporelles et plus personne ne sait qui est qui. Une vieille blague me revient : ce qui est bien avec Alzheimer, c'est que vous voyez toujours de nouvelles têtes.

– Mais quel enculé celui-là ! s'exclame Maman.

– Pardon ?

– Nagui ! C'est un bel enculé, vous pouvez me croire, docteur.

Dans le cadre de l'échange d'enveloppes corporelles, j'ai la nette impression que Maman se fait squatter par Joey Starr. C'est évidemment la première fois que le mot *enculé* franchit le seuil de ses dents. Je dois avouer que le décalage est drôle. Maman a toujours été précieuse, voire hautaine, préférant le langage soutenu à la novlangue rudimentaire usitée par le commun des mortels, moi le premier. Et la voilà qui traite Nagui d'enculé, la grande question étant : qu'a bien pu faire ce pauvre animateur de télévision pour mériter ça ? Je n'ai pas le temps de demander que déjà Maman développe. Elle désigne Nagui du doigt et précise :

- C'est mon fils.
- Ah.
- Je déteste quand il fait ça.
- Il a fait quoi ?
- La candidate, là, la jeune, elle a expliqué qu'elle était ingénieure. Son boulot, c'est de chercher du pétrole. Nagui lui fait la morale, et faut arrêter avec le pétrole, faut passer à autre chose ma petite, faut être un peu écolo... Il l'humilie en direct. Et le public qui applaudit, tas de veaux.

- C'est un peu vrai, non ?
- Et sa Porsche à lui, elle carbure au foutre ?! Pendant la Coupe du monde de foot, il est allé voir tous les matchs de l'équipe de France en Russie. Un aller-retour à chaque fois. Il y est pas allé en deltaplane, si ?

Je regarde Maman regarder son nouveau fils : Nagui. Elle ne sait plus qui je suis, je suis rayé, mutilé, nié. C'est beaucoup plus brutal que ce à quoi je m'attendais. C'est même carrément violent. Maman semble avoir changé de logiciel et m'être d'autant plus étrangère. Je le constate alors que Nawell frappe à la porte et entre avec un plateau repas et un grand sourire aux lèvres. Maman :

- Dites donc mon petit, vous trouvez ça malin de sucer des bites pendant le service ?

À la fois gêné et meurtri, je vide les lieux, non sans promettre de revenir très vite. Du couloir, j'entends Maman râler à nouveau :

- Il a trop de dents pour être honnête. On dirait Patrick Sabatier habillé en clodo.

Une chose est sûre, Maman est parfaitement à sa place dans ce mouiroir, où le maître mot est : no future.

Franz Bartelt

Ah, les braves gens !

Benjamin Myers

Noir comme le jour

Cyril Herry

Nos secrets jamais

Max Monnehay

Somb

Carlos Zanón

Pepe Carvalho

Cesare Battisti

Indio

Petros Markaris

Le Séminaire des assassins

Catherine Dufour

Au bal des absents

Sophie Chabanel

L'Emprise du chat

Arnaud Salaün

Mogok

Michael Radburn

De cendres et d'or

À PARAÎTRE

Ronald Malfi

Blanc d'os